Rimbaud et la modernité, Actes du colloque de Naples (6-7 décembre 2004), textes édités par Giovanni Dotoli et Carolina Diglio, Fasano/Paris, Schena Editore/PUPS, 2005. Un vol. 14 x 21 de 200 p.

Voici un colloque et un volume consacrés à un sujet dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas vraiment neuf, pour ne rien dire de la difficulté née du concept lui-même : car qu'est-ce, au fond, que cette fameuse modernité ? Le texte liminaire, dû à G. Dotoli, ne cherche d'ailleurs pas à préciser les choses (sans doute était-ce impossible) : notant que la figure de Rimbaud, universellement connue, se confond presque avec l'idée d'art moderne, il ajoute simplement, à côté de développements parfois un peu convenus sur le regard neuf ou la nouvelle langue qu'il aurait apportés, que cette figure est devenue un mythe au sens positif du terme, laissant en somme aux diverses contributions le soin de donner un sens à ce qui s'annonçait comme le sujet du colloque.

La première de ces contributions, due à Pierre Brunel, revient donc logiquement sur la phrase peut-être trop fameuse d'*Adieu* : « Il faut être absolument moderne ». L'auteur remarque d'abord que Verlaine, premier critique (à sa manière) de l'œuvre rimbaldienne, insiste avant tout dans *Les Poètes maudits* sur « l'homme libre en Rimbaud », celui qui n'a cessé de *partir*. Et de noter que, dans *Adieu*, cette idée de départ est précisément placée sous le signe de l'exigence de modernité, à la façon d'un impératif catégorique. Autant dire que cette exigence ne se confond, ni avec la postulation baudelairienne vers un ailleurs, ni avec une dérive vers l'imaginaire pur, dont un usage révolutionnaire du mot ou la réforme du vers auraient pu être les instruments. Elle implique au contraire (p. 25) « une traversée de l'Histoire, sans que Rimbaud s'encombre d'une quelconque *Légende des siècles*, et un refus de la posture chrétienne, en face de laquelle il est arrivé qu'il se positionne en « Antéchrist ». L'exigence de modernité, ce « combat spirituel », doit donc s'entendre chez Rimbaud comme un au-delà du spiritualisme aussi bien que du matérialisme, comme l'affirmation d'une autonomie enfin reconquise.

La qualité de cette contribution fait bien augurer de la suite du volume – promesse qui, malheureusement, va être inégalement tenue. L'article de Mario Matucci (« Le Rimbaud de Soffici ») revient de façon assez rapide sur les écrits rimbaldiens du poète toscan et rappelle sans trop approfondir que dans la perspective ouverte en France par Apollinaire et d'autres, il se réclama de Rimbaud surtout pour rompre avec le Symbolisme. On regrette un peu cette rapidité, mais bien plus décevant encore est le travail de Giovanni Dotoli sur « Rimbaud ingénieur » : l'auteur s'étend longuement sur des éléments biographiques depuis longtemps répertoriés, rappelle en particulier les commandes d'ouvrages techniques ou d'instruments scientifiques faites par Rimbaud au Harar ; et les conclusions qu'il en tire, parfois recevables, sont trop souvent étranges, pour ne pas dire plus : on ne peut que rester songeur quand on lit par exemple (p. 66), à propos de l'achat d'un matériel de photographie : « Rimbaud est le prince de la voyance, et il est donc photographe de voyance ». La communication de Philippe Desan, en revanche (« De Rimbaud à Jim Morrison ou comment mettre la poésie au goût du jour ») est réellement intéressante : partant de l'ouvrage de Wallace Fowlie, *Rimbaud and Jim Morrison*, il montre que dans le contexte d'une moderne culture de masse (surtout américaine), la figure du poète se substitue à son œuvre et que Rimbaud illustre mieux que tout autre le *topos* du rebelle sans cause, qui « ne revendique qu'un bouleversement du statu quo artistique » (et surtout pas politique) avant de disparaître.

Marco Mondenesi, de son côté (« Les géographies urbaines d'Arthur Rimbaud »), s'intéresse aux villes rimbaldiennes, des premiers poèmes aux *Illuminations* ; sans surprise, il en conclut que d'abord « simple décor », la ville chez Rimbaud a fini par prendre « un caractère

cauchemardesque, onirique ou visionnaire » (p. 89). Cette conclusion semble un peu convenue et, malheureusement, on en dira autant de la contribution de Béatrice Bonhomme (« Rimbaud : la porosité comme modernité poétique ») : non que les aperçus intéressants y fassent défaut (les lignes dans lesquelles – p. 97 – elle analyse la dispersion du *je* rimbaldien sont, par exemple, assez bien venues), mais parce que ces pages apparaissent moins comme un travail sur Rimbaud que comme un discours métapoétique dont il est le prétexte. De sorte qu'on n'est pas surpris de la voir proférer en définitive que, si Rimbaud fut moderne, c'est en tant qu'inventeur d'une « poésie objective » qui s'efforceraient « d'échapper à la prééminence de l'homme » (p. 99) et qu'il est par là le précurseur de poètes contemporains comme Daniel Biga, Emmanuel Hocquard ou Jean-Marie Gleize : on peut soupçonner, sans malice excessive, que c'était là le véritable propos de cette contribution.

Angels Santa, lui (« Rimbaud à la lumière de Julien Gracq »), fait une mise au point correcte, quoique assez rapide, sur ce sujet effectivement important. Rome Deguegue, qui s'annonce comme « poète, écrivain », nous livre quant à elle (sous le titre « Rimbaud passeur d'images ») un texte qui n'échappe pas toujours aux poncifs et qui surtout n'a rien d'une analyse, mais que soulève un enthousiasme évident. Quant aux quelques brèves pages que consacre Gabriella Fabbricino Trivellini à « Rimbaud et la Commune », elles sont (elle le dit elle-même) l'œuvre d'une « non-spécialiste ». Et le volume se termine par deux contributions assez différentes, mais qui ont en commun de confronter Rimbaud à un autre écrivain. D'abord avec Giovanni Battista De Cesare (« Neruda célèbre Rimbaud »), qui fait le bilan de l'influence qu'a pu avoir Rimbaud sur le poète chilien : l'auteur fait état de nombreux textes de Neruda sur le sujet et cite intégralement, pour finir, son *Oda a Jean Arthur Rimbaud* de 1954 (il saute d'ailleurs aux yeux que ces textes de Neruda reflètent tout simplement la vulgate critique de l'entre-deux-guerres en matière rimbaldienne, aspect des choses dont il est surprenant que l'auteur ne dise mot). Carolina Diglio, enfin (« Rimbaud et Koltès »), entreprend un parallèle un peu à l'ancienne entre les deux écrivains, notant successivement les similitudes dans leurs origines, dans leur vie, dans le domaine politique, dans leur rapport au christianisme ou dans leur commune homosexualité. On est vite convaincu à lire ces pages de l'importance de Rimbaud pour Koltès (on s'en doutait déjà, il faut bien le dire) ; mais s'agissant de Rimbaud, on se demande si c'est ce souci de parallélisme qui amène Carolina Diglio à des affirmations contestables et parfois même ahurissantes. Je me contenterai d'en citer une (p. 191) : « Souvent Rimbaud et Koltès invectivent contre Dieu, mais dans leur rage ils crient [...] leur grand amour pour Dieu ». Rimbaud, comme Koltès, aura donc toujours été au fond un « croyant »... Daniel-Rops écrivait déjà ce genre de choses, il y a des lustres : on espérait que le temps en était passé.

J'ai gardé pour la bonne bouche la contribution de Ralph Heyndels (« "L'occasion, unique, de dégager nos sens" : modernité, primitivisme et homo-texte chez Rimbaud »). Non qu'elle soit sans défaut : la suractivation théoricienne, un côté imprécatoire ou terroriste qui rappelle curieusement la prose de *Tel Quel* au temps des *sixties* en rendent même la lecture souvent assez pénible. À quoi s'ajoute le côté si fréquemment exaspérant des *gender studies*, avec son militantisme exacerbé et cette façon toujours d'attribuer à l'autre le rôle d'instrument d'une culture dominante par définition oppressive. Seulement, voilà : le texte homosexuel existe chez Rimbaud et, en dépit de ses outrances, cette contribution a le mérite de refuser l'impasse que presque toujours on s'obstine à faire là-dessus. On lira notamment avec intérêt les pages consacrées à des poèmes comme *Antique* ou *Conte* – p. 114-116 –, tout en regrettant que l'auteur ait renoncé à « décliner toutes les instances [...] de l'homo-texte dans l'œuvre de Rimbaud » : l'article penche du coup avec excès vers le théorique ou le jaculatoire, sans

compter qu'une argumentation mieux fondée sur des textes aurait eu au total une tout autre force de persuasion.

Voilà donc un volume extraordinairement inégal¹, avec des zones de force et, parfois, d'étranges défauts. Il faut dire que, quoi que prétende l'un des auteurs, ce colloque n'avait pas, mis à part Pierre Brunel (et Mario Matucci, mais son texte était déjà connu), rassemblé nombre de véritables spécialistes de Rimbaud – et ceci explique sans doute cela. Reste un ouvrage dont un certain nombre de pages se lisent avec intérêt mais qui, en tant qu'ensemble, ne marquera sans doute pas dans l'histoire déjà longue de la critique rimbaldienne.

Yves REBOUL

¹ Un point qu'on ne peut passer sous silence, c'est que *trois* des communications de ce colloque (celles de Giovanni Dotoli, de Giovanni Battista De Cesare et de Carolina Diglio) citent des textes d'Isabelle Rimbaud et, apparemment, les prennent au sérieux, ce qui semble proprement stupéfiant.